

Alexandre Dumas

Les Trois Mousquetaires



CLASSIQUES
TEXTE ABRÉGÉ

Le livre

Les trois mousquetaires est certainement le roman le plus populaire d'Alexandre Dumas père. Le fougueux aspirant-mousquetaire gascon, d'Artagnan, et ses trois compagnons mousquetaires du roi, Athos, Porthos et Aramis, mettent toute leur audace et toute leur bravoure au service de la « bonne cause ». Ancêtres des justiciers, détectives et agents secrets, ces quatre amis font revivre passionnément l'époque de Louis XIII.

L'auteur

D'abord clerc de notaire, puis commis au secrétariat du duc d'Orléans, il devint l'écrivain le plus fertile et le plus lu de son temps. Aidé de plusieurs collaborateurs, il publia près de 300 ouvrages dont certains, tel *Les Trois Mousquetaires*, sont encore aujourd'hui aussi populaires que de son vivant. Il eut une vie brillante et fastueuse, fut directeur de théâtre, fonda des journaux éphémères et, malgré des gains fabuleux, se trouva ruiné à la fin de sa vie.

Alexandre Dumas

Les Trois
Mousquetaires

Abrégé par Bernard Noël

Classiques
Texte abrégé

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*Cette édition a été établie à partir du feuilleton
paru dans le journal Le Siècle
du 14 mars au 14 juillet 1844.*

LES TROIS PRÉSENTS DE M. D'ARTAGNAN PÈRE

Le premier lundi du mois d'avril 1625, le bourg de Meung semblait être dans une révolution aussi entière que si les huguenots en fussent venus faire une seconde Rochelle. Plusieurs bourgeois, voyant s'enfuir les femmes le long de la grande rue, entendant les enfants crier sur le seuil des portes, se hâtaient d'endosser la cuirasse et se dirigeaient vers l'hôtellerie du Franc-Meunier, devant laquelle s'empressait, en grossissant de minute en minute, un groupe compact, bruyant et plein de curiosité. Arrivé là, chacun put voir et reconnaître la cause de cette rumeur.

Un jeune homme... — traçons son portrait d'un seul trait de plume : figurez-vous don Quichotte à dix-huit ans ; visage long et brun ; la pommette des joues saillante, signe d'astuce ; les muscles maxillaires énormément développés, indice infailible auquel on reconnaît le Gascon, même sans béret, et notre jeune homme portait un béret orné d'une espèce de plume ; l'œil ouvert et intelligent ; le nez crochu, mais finement dessiné ; trop grand pour un adolescent, trop petit pour un homme fait, et qu'un œil peu exercé eût pris pour un fils de fermier en voyage, sans la longue épée qui, pendue à un boudrier de peau, battait les mollets de son propriétaire, quand il était à pied, et le poil hérissé de sa monture quand il était à cheval.

Car notre jeune homme avait une monture, et cette monture était même si remarquable qu'elle fut remarquée: c'était un bidet du Béarn, âgé de douze ou quatorze ans, jaune de robe, sans crins à la queue, et qui, tout en marchant la tête plus bas que les genoux, faisait encore galamment ses huit lieues par jour. Malheureusement, les qualités cachées de ce cheval étaient si bien cachées sous son poil étrange et son allure incongrue, que l'apparition du susdit bidet à Meung, où il était entré, il y avait un quart d'heure à peu près, produisit une sensation dont la défaveur rejaillit jusqu'à son cavalier.

Et cette sensation avait été d'autant plus pénible au jeune d'Artagnan (ainsi s'appelait le don Quichotte de cet autre Rossinante), qu'il ne se cachait pas le côté ridicule que lui donnait, si bon cavalier qu'il fût, une pareille monture. Aussi avait-il fort soupiré en acceptant le don que lui en avait fait M. d'Artagnan père. Il n'ignorait pas qu'une pareille bête valait au moins vingt livres; il est vrai que les paroles dont le présent avait été accompagné n'avaient pas de prix.

«Mon fils, avait dit le gentilhomme gascon, ce cheval est né dans la maison de votre père il y a tantôt treize ans, et y est resté depuis ce temps-là, ce qui doit vous porter à l'aimer. Ne le vendez jamais, laissez-le mourir tranquillement et honorablement de vieillesse, et si vous faites campagne avec lui, ménagez-le comme vous ménageriez un vieux serviteur. À la Cour, continua M. d'Artagnan père, si toutefois vous avez l'honneur d'y aller, honneur auquel, du reste, votre vieille noblesse vous donne des droits, soutenez dignement votre nom de gentilhomme, qui a été porté dignement

par vos ancêtres depuis plus de cinq cents ans. C'est par son courage, entendez-vous bien, par son courage seul, qu'un gentilhomme fait son chemin aujourd'hui. Vous êtes jeune, vous devez être brave par deux raisons : la première, c'est que vous êtes gascon ; et la seconde, c'est que vous êtes mon fils. Ne craignez pas les occasions et cherchez les aventures. Je vous ai fait apprendre à manier l'épée ; battez-vous à tout propos ; battez-vous, d'autant plus que les duels sont défendus, et que, par conséquent, il y a deux fois du courage à se battre. Je n'ai, mon fils, à vous donner que quinze écus, mon cheval et les conseils que vous venez d'entendre. Votre mère y ajoutera la recette d'un certain baume qu'elle tient d'une Bohémienne, et qui a une vertu miraculeuse pour guérir toute blessure qui n'atteint pas le cœur. Faites votre profit du tout, et vivez heureusement et longtemps.

« Je n'ai plus qu'un mot à ajouter, et c'est un exemple que je vous propose : je veux parler de M. de Tréville, qui était mon voisin autrefois, et qui a eu l'honneur de jouer tout enfant avec notre roi Louis XIII, que Dieu conserve ! Le voilà capitaine des mousquetaires, c'est-à-dire chef d'une légion de césars dont le roi fait un très grand cas, et que M. le cardinal redoute, lui qui ne redoute pas grand-chose, comme chacun sait. De plus, M. de Tréville gagne dix mille écus par an ; c'est donc un fort grand seigneur. Il a commencé comme vous ; allez le voir avec cette lettre, et réglez-vous sur lui, afin de faire comme lui. »

Sur quoi M. d'Artagnan père ceignit à son fils sa propre épée, l'embrassa tendrement sur les deux joues et lui donna sa bénédiction.

En sortant de la chambre paternelle, le jeune homme trouva sa mère qui l'attendait avec la fameuse recette. Les adieux furent de ce côté plus longs et plus tendres qu'ils ne l'avaient été de l'autre. Mme d'Artagnan pleura abondamment, et, disons-le à la louange de M. d'Artagnan fils, quelques efforts qu'il tentât pour rester ferme comme devait être un futur mousquetaire, la nature l'emporta, et il versa force larmes, dont il parvint à grand-peine à cacher la moitié.

Le même jour, le jeune homme se mit en route, muni des trois présents paternels, et qui se composaient, comme nous l'avons dit, de quinze écus, du cheval et de la lettre pour M. de Tréville.

Don Quichotte prenait les moulins à vent pour des géants et les moutons pour des armées, d'Artagnan prit chaque sourire pour une insulte et chaque regard pour une provocation. Il en résulta qu'il eut toujours le poing fermé depuis Tarbes jusqu'à cette malheureuse ville de Meung.

Là, comme il descendait de cheval à la porte du Franc-Meunier, d'Artagnan avisa à une fenêtre entrouverte du rez-de-chaussée un gentilhomme de belle taille et de haute mine, lequel causait avec deux personnes qui paraissaient l'écouter avec déférence. D'Artagnan crut être l'objet de la conversation et tendit l'oreille : ce n'était pas de lui qu'il était question, mais de son cheval. Le gentilhomme paraissait énumérer à ses auditeurs toutes les qualités de l'animal, et les auditeurs éclataient de rire à tout moment.

D'Artagnan fixa son regard fier sur l'étranger et reconnut un homme de quarante à quarante-cinq ans, aux yeux noirs et perçants, au teint pâle, au nez for-

tement accentué, à la moustache noire et parfaitement taillée.

D'Artagnan s'avança, une main sur la garde de son épée et l'autre appuyée sur la hanche.

— Eh! monsieur, s'écria-t-il, dites-moi donc un peu de quoi vous riez, et nous rirons ensemble.

L'inconnu, se retirant de la fenêtre, sortit lentement de l'hôtellerie pour venir, à deux pas de d'Artagnan, se planter en face du cheval.

— Ce cheval a été dans sa jeunesse bouton-d'or, reprit l'inconnu. C'est une couleur fort connue en botanique, mais jusqu'à présent fort rare chez les chevaux.

Et, tournant sur ses talons, il s'apprêta à rentrer dans l'hôtellerie. Mais d'Artagnan n'était pas de caractère à lâcher ainsi un homme qui avait eu l'insolence de se moquer de lui. Il tira son épée du fourreau et se mit à sa poursuite en criant :

— Tournez donc, monsieur le railleur, que je ne vous frappe point par-derrière.

— Me frapper, moi! dit l'autre en pivotant sur ses talons et en regardant le jeune homme avec autant d'étonnement que de mépris. Allons donc, mon cher, vous êtes fou! (Puis, à demi-voix, et comme s'il se fût parlé à lui-même :) Quelle trouvaille pour Sa Majesté, qui cherche des braves de tous côtés pour recruter ses mousquetaires!

Il achevait à peine, que d'Artagnan lui allongea un si furieux coup de pointe, que, s'il n'eût fait vivement un bond en arrière, il est probable qu'il eût plaisanté pour la dernière fois. L'inconnu vit alors que la chose passait la raillerie, tira son épée, salua son adversaire et

se mit gravement en garde. Au même moment, ses deux auditeurs, accompagnés de l'hôte, tombèrent sur d'Artagnan à grands coups de bâtons, de pelles et de pincettes.

Mais l'inconnu ne savait pas à quel genre d'entête il avait affaire : d'Artagnan n'était pas homme à jamais demander merci. Le combat continua donc quelques minutes encore ; enfin d'Artagnan, épuisé, laissa échapper son épée, qu'un coup de bâton brisa en deux morceaux. Un autre coup, qui lui entama le front, le renversa presque en même temps tout sanglant et presque évanoui.

C'est à ce moment que de tous côtés on accourut sur le lieu de la scène. L'hôte, craignant du scandale, emporta avec l'aide de ses garçons le blessé dans la cuisine, où quelques soins lui furent accordés.

Quant au gentilhomme, il était revenu prendre sa place à la fenêtre et regardait avec une certaine impatience toute cette foule qui semblait, en demeurant là, lui causer une vive contrariété.

– Eh bien ! comment va cet enragé ? reprit-il en s'adressant à l'hôte, qui venait s'informer de sa santé.

– Il va mieux, dit l'hôte : il s'est évanoui tout à fait. Pendant son évanouissement nous l'avons fouillé, et il n'a dans son paquet qu'une chemise et dans sa bourse que onze écus.

– Et il n'a nommé personne dans sa colère ?

– Si fait, il frappait sur sa poche, et il disait : « Nous verrons ce que M. de Tréville pensera de cette insulte faite à son protégé. »

– M. de Tréville ? dit l'inconnu en devenant attentif. Voyons, mon cher hôte, vous n'avez pas été, j'en

suis bien sûr, sans regarder aussi dans cette poche-là. Qu'y avait-il?

– Une lettre adressée à M. de Tréville, capitaine des mousquetaires.

– Diable! murmura-t-il entre ses dents, Tréville m'aurait-il envoyé ce Gascon? Il est bien jeune! Mais un coup d'épée est un coup d'épée, quel que soit l'âge de celui qui le donne. Il ne faut pas que milady soit aperçue de ce drôle: elle ne doit pas tarder à passer... Si seulement je pouvais savoir ce que contient cette lettre adressée à Tréville!

Et l'inconnu, tout en marmottant, se dirigea vers la cuisine.

Pendant ce temps, l'hôte était remonté chez sa femme et avait trouvé d'Artagnan maître enfin de ses esprits. Il le détermina, malgré sa faiblesse, à se lever et à continuer son chemin. D'Artagnan, à moitié abasourdi, sans pourpoint et la tête tout emmaillottée de linges, se leva donc et, poussé par l'hôte, commença de descendre; mais, en arrivant à la cuisine, la première chose qu'il aperçut fut son provocateur, qui causait tranquillement au marchepied d'un lourd carrosse.

Son interlocutrice, dont la tête apparaissait encadrée par la portière, était une femme de vingt à vingt-deux ans. D'Artagnan vit du premier coup d'œil que la femme était jeune et belle. C'était une pâle et blonde personne, aux longs cheveux bouclés tombant sur ses épaules, aux grands yeux bleus languissants, aux lèvres rosées et aux mains d'albâtre. Elle causait très vivement avec l'inconnu.

– Ainsi, Son Éminence m'ordonne... disait la dame.

– De retourner à l’instant même en Angleterre, et de la prévenir directement si le duc quittait Londres.

– Et quant à mes autres instructions ?

– Elles sont renfermées dans cette boîte, que vous n’ouvrirez que de l’autre côté de la Manche.

– Très bien ; et vous, que faites-vous ?

L’inconnu allait répondre, mais au moment où il ouvrait la bouche, d’Artagnan, qui avait tout entendu, s’élança sur le seuil de la porte.

– Songez, s’écria milady en voyant le gentilhomme porter la main à son épée, songez que le moindre retard peut tout perdre.

– Vous avez raison, s’écria le gentilhomme ; partez donc de votre côté, moi je pars du mien !

Et il s’élança sur son cheval tandis que le cocher du carrosse fouettait vigoureusement son attelage.

– Ah ! lâche, ah ! misérable ! cria d’Artagnan.

– Il est, en effet, bien lâche, murmura l’hôte.

– Oui, bien lâche, mais elle, bien belle !

– Qui, elle ? demanda l’hôte.

– Milady, balbutia d’Artagnan, et il s’évanouit une seconde fois.

Le lendemain, dès cinq heures du matin, d’Artagnan se leva, descendit lui-même à la cuisine, demanda, outre quelques autres ingrédients dont la liste n’est pas parvenue jusqu’à nous, du vin, de l’huile, du romarin, et, la recette de sa mère à la main, se composa un baume dont il oignit ses nombreuses blessures. Grâce sans doute à l’efficacité du baume de Bohême, et peut-être aussi grâce à l’absence de tout docteur, d’Artagnan se trouva sur pied dès le soir même, et à peu près guéri le lendemain.

Mais, au moment de payer ce romarin, cette huile et ce vin, seule dépense du maître qui avait gardé une diète absolue, d'Artagnan ne trouva plus dans sa poche que sa petite bourse de velours râpé ainsi que les onze écus qu'elle contenait ; quant à la lettre adressée à M. de Tréville, elle avait disparu.

— Ma lettre de recommandation ! s'écria d'Artagnan, ma lettre de recommandation, ou sangdieu, je vous embroche tous comme des ortolans !

Malheureusement une circonstance s'opposait à ce que le jeune homme accomplît sa menace : c'est que, comme nous l'avons dit, son épée avait été brisée en deux morceaux, ce qu'il avait parfaitement oublié. Il en résulta que, lorsque d'Artagnan voulut, en effet, dégainer, il se trouva armé d'un tronçon d'épée de huit ou dix pouces à peu près, que l'hôte avait soigneusement renfoncé dans le fourreau.

Cependant cette déception n'eût probablement pas arrêté notre fougueux jeune homme, si l'hôte n'avait réfléchi que la réclamation que lui adressait son voyageur était parfaitement juste.

— Cette lettre ne s'est point perdue, s'écria-t-il : elle vous a été prise !

— Prise ! et par qui ?

— Par le gentilhomme d'hier. Lorsque je lui ai annoncé que Votre Seigneurie était le protégé de M. de Tréville et que vous aviez même une lettre pour cet illustre gentilhomme, il est descendu immédiatement à la cuisine où il savait qu'était votre pourpoint.

— Alors, c'est mon voleur, répondit d'Artagnan, je m'en plaindrai à M. de Tréville, et M. de Tréville s'en plaindra au roi.

Puis il tira majestueusement deux écus de sa poche, les donna à l'hôte et remonta sur son cheval jaune, qui le conduisit sans autre accident jusqu'à la porte Saint-Antoine, à Paris, où, malgré la recommandation paternelle, son propriétaire le vendit trois écus, ce qui était fort bien payé. D'Artagnan entra donc dans Paris à pied, et marcha tant qu'il trouvât à louer une chambre qui convînt à l'exiguïté de ses ressources. Cette chambre fut une espèce de mansarde, sise rue des Fossoyeurs, près le Luxembourg. D'Artagnan prit possession de son logement, alla quai de la Ferraille faire remettre une lame à son épée, puis revint au Louvre s'informer de la situation de l'hôtel de M. de Tréville, lequel était situé rue du Vieux-Colombier.

Après quoi, sans remords dans le passé, confiant dans le présent et plein d'espérance dans l'avenir, il se coucha et s'endormit du sommeil du brave. Ce sommeil, tout provincial encore, le conduisit jusqu'à neuf heures du matin, heure à laquelle il se leva pour se rendre chez ce fameux M. de Tréville, le troisième personnage du royaume d'après l'estimation paternelle.

L'ANTICHAMBRE DE M. DE TRÉVILLE

M. de Tréville avait réellement commencé comme d'Artagnan, c'est-à-dire sans un sou vaillant. Sa bravoure insolente, son bonheur plus insolent encore dans un temps où les coups pleuvaient comme grêle, l'avaient hissé au sommet de cette échelle difficile qu'on appelle la faveur de la Cour.

Il était l'ami du roi. Louis XIII avait un attachement réel pour Tréville, attachement royal, attachement égoïste, c'est vrai, mais qui n'en était pas moins un attachement. Aussi Louis XIII fit-il de Tréville le capitaine de ses mousquetaires.

Débraillés, avinés, écorchés, les mousquetaires du roi, ou plutôt ceux de M. de Tréville, s'épandaient dans les cabarets, dans les promenades, dans les jeux publics, criant fort, retroussant leurs moustaches, faisant sonner leurs épées, heurtant avec volupté les gardes de M. le cardinal, quand ils les rencontraient; puis dégainant en pleine rue, avec mille plaisanteries; tués quelquefois, mais sûrs en ce cas d'être pleurés et vengés; tuant souvent, et sûrs alors de ne pas moisir en prison, M. de Tréville étant là pour les réclamer. Aussi M. de Tréville était-il loué sur tous les tons, chanté sur toutes les gammes par ces hommes qui l'adoraient, et qui tremblaient devant lui comme des écoliers devant leur maître, obéissant au moindre mot, et prêts à se faire tuer pour laver le moindre reproche.

Le capitaine des mousquetaires était donc admiré, craint et aimé, ce qui constitue l'apogée des fortunes humaines.

La cour de son hôtel ressemblait à un camp. Cinquante à soixante mousquetaires s'y promenaient sans cesse armés en guerre et prêts à tout. Le long d'un de ses grands escaliers sur l'emplacement desquels notre civilisation moderne bâtirait une maison tout entière, montaient et descendaient les solliciteurs de Paris qui couraient après une faveur quelconque, les gentilshommes de province avides d'être enrôlés et les laquais qui venaient apporter à M. de Tréville les messages de

leurs maîtres. Dans l'antichambre, sur de longues banquettes circulaires, reposaient les élus, c'est-à-dire ceux qui étaient convoqués. Un bourdonnement durait là depuis le matin jusqu'au soir, tandis que M. de Tréville, dans son cabinet contigu à cette antichambre, recevait les visites, écoutait les plaintes, donnait ses ordres, et, comme le roi à son balcon du Louvre, n'avait qu'à se mettre à sa fenêtre pour passer la revue des hommes et des armes.

Le jour où d'Artagnan se présenta, l'assemblée était imposante. En effet, une fois qu'on avait franchi la porte massive, on tombait au milieu d'une troupe de gens d'épée qui se croisaient dans la cour, s'interpellant, se querellant et jouant entre eux.

Ce fut donc au milieu de cette cohue et de ce désordre que notre jeune homme s'avança le cœur palpitant avec ce demi-sourire du provincial embarrassé qui veut faire bonne contenance. Avait-il dépassé un groupe, alors il respirait plus librement; mais il comprenait qu'on se retournait pour le regarder, et, pour la première fois de sa vie, d'Artagnan, qui, jusqu'à ce jour, avait eu une assez bonne opinion de lui-même, se trouva ridicule. Arrivé à l'escalier, ce fut pis encore; et cependant il n'était pas au bout: restaient le palier et l'antichambre.

Sur le palier, on racontait des histoires de femmes, et dans l'antichambre des histoires de Cour. Sur le palier, d'Artagnan rougit; dans l'antichambre, il frissonna. Là, à son grand étonnement, d'Artagnan entendait critiquer tout haut la politique qui faisait trembler l'Europe, et la vie privée du cardinal: ce grand homme, révérend par M. d'Artagnan père, servait

de risée aux mousquetaires de M. de Tréville, qui raillaient ses jambes cagneuses et son dos voûté.

Cependant, comme c'était la première fois qu'on l'apercevait en ce lieu, on vint lui demander ce qu'il désirait. À cette demande, d'Artagnan se nomma fort humblement et pria le valet de chambre de demander pour lui à M. de Tréville un moment d'audience, demande que celui-ci promit d'un ton protecteur de transmettre en temps et lieu. D'Artagnan eut donc le loisir d'étudier les costumes et les physionomies.

Le centre du groupe le plus animé était un mousquetaire de grande taille, d'une figure hautaine et d'une bizarrerie de costume qui attirait sur lui l'attention générale. Il ne portait pas, pour le moment, la casaque d'uniforme, mais un justaucorps bleu de ciel, tant soit peu fané et râpé, et sur cet habit un baudrier magnifique, en broderies d'or, et qui reluisait comme les écailles dont l'eau se couvre au grand soleil. Un manteau long de velours cramoisi tombait avec grâce sur ses épaules, découvrant par-devant seulement le splendide baudrier, auquel pendait une gigantesque rapière.

— Que voulez-vous, disait le mousquetaire, c'est une folie, je le sais bien, mais c'est la mode.

— Ah ! Porthos ! s'écria un des assistants, ce baudrier t'aura été donné par la dame voilée avec laquelle je t'ai rencontré l'autre dimanche.

— Non, sur mon honneur, et foi de gentilhomme, je l'ai acheté de mes propres deniers, répondit celui qu'on venait de désigner sous le nom de Porthos. N'est-ce pas, Aramis ? fit Porthos, se tournant vers un autre mousquetaire.

Cet autre mousquetaire formait un contraste parfait avec celui qui l'interrogeait : c'était un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans à peine, à la figure naïve et douceuse, à l'œil noir et doux et aux joues roses et veloutées comme une pêche en automne. D'habitude il parlait peu et lentement, saluait beaucoup, riait sans bruit en montrant ses dents, dont, comme du reste de sa personne, il semblait prendre le plus grand soin. Il répondit par un signe de tête affirmatif à l'interpellation de son ami.

— M. de Tréville attend M. d'Artagnan, interrompit le laquais en ouvrant la porte du cabinet.

À cette annonce, chacun se tut et, au milieu du silence général, le jeune Gascon traversa l'antichambre et entra chez le capitaine des mousquetaires.

L'AUDIENCE

M. de Tréville était pour le moment de fort méchante humeur ; néanmoins, il salua poliment le jeune homme, qui s'inclina jusqu'à terre, et il sourit en recevant son compliment, dont l'accent béarnais lui rappela à la fois sa jeunesse et son pays.

Mais, se rapprochant presque aussitôt de l'antichambre, il appela trois fois, en grossissant la voix à chaque fois :

— Athos ! Porthos ! Aramis !

Les deux mousquetaires avec lesquels nous avons déjà fait connaissance s'avancèrent vers le cabinet, dont la porte se referma derrière eux.

M. de Tréville s'arrêta en face d'eux, et les couvrant des pieds à la tête d'un regard irrité :

— Savez-vous ce que m'a dit le roi ? s'écria-t-il.

— Non, répondirent après un instant de silence les deux mousquetaires ; non, nous l'ignorons.

— Il m'a dit qu'il recruterait désormais ses mousquetaires parmi les gardes de M. le cardinal. Oui, continua M. de Tréville en s'animant, oui, et Sa Majesté avait raison, car, sur mon honneur, il est vrai que les mousquetaires font triste figure à la Cour. M. le cardinal racontait hier avec un air de condoléance qui me déplut fort, qu'avant-hier ces damnés mousquetaires s'étaient attardés rue Férou, dans un cabaret, et qu'une ronde de ses gardes avait été forcée d'arrêter les perturbateurs. Morbleu ! vous devez en savoir quelque chose ! Vous en étiez, vous autres, on vous a reconnus, et le cardinal vous a nommés. Et Athos ? je ne vois pas Athos. Où est-il ?

— Monsieur, répondit tristement Aramis, il est malade, fort malade.

— Fort malade, dites-vous ? et de quelle maladie ?

— On craint que ce ne soit de la petite vérole, monsieur, répondit Porthos.

— Voilà encore une glorieuse histoire que vous me contez là, Porthos ! Malade de la petite vérole, à son âge ? Sangdieu ! messieurs les mousquetaires, je n'entends pas que l'on hante ainsi les mauvais lieux, qu'on se prenne de querelle dans la rue et qu'on joue de l'épée dans les carrefours. Je ne veux pas enfin qu'on prête à rire aux gardes de M. le cardinal.

Porthos et Aramis frémissaient de rage. Ils auraient volontiers étranglé M. de Tréville, si au fond de tout

cela ils n'avaient pas senti que c'était le grand amour qu'il leur portait qui le faisait leur parler ainsi.

– Eh bien ! mon capitaine, dit Porthos hors de lui, la vérité est que nous étions six contre six, mais nous avons été pris en traître, et, avant que nous eussions eu le temps de tirer nos épées, deux d'entre nous étaient tombés morts, et Athos, blessé grièvement, ne valait guère mieux. Cependant, nous ne nous sommes pas rendus, non ! l'on nous a entraînés de force. En chemin nous nous sommes sauvés. Quant à Athos, on l'avait cru mort et on l'a laissé bien tranquillement sur le champ de bataille, ne pensant pas qu'il valût la peine d'être emporté. Voilà l'histoire.

– Et j'ai l'honneur de vous assurer que j'en ai tué un avec sa propre épée, dit Aramis, car la mienne s'est brisée à la première parade.

– Je ne savais pas cela, reprit M. de Tréville d'un ton un peu radouci.

– De grâce, monsieur, continua Aramis, ne dites pas qu'Athos est blessé : il serait au désespoir que cela parvînt aux oreilles du roi, et comme la blessure est des plus graves, attendu qu'après avoir traversé l'épaule elle pénètre dans la poitrine, il serait à craindre...

Au même instant la portière se souleva, et une tête noble et belle, mais affreusement pâle, parut sous la frange.

– Athos ! s'écrièrent les deux mousquetaires.

– Vous m'avez mandé, monsieur, dit Athos d'une voix affaiblie mais parfaitement calme ; me voilà, monsieur, que me voulez-vous ?

Et à ces mots le mousquetaire en tenue irréprochable, sanglé comme de coutume, entra d'un pas

Du même auteur à l'école des loisirs

Collection CLASSIQUES

Le Chevalier de la Maison-Rouge

Le Comte de Monte-Cristo

Le Collier de la reine

© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition *Classiques*
© 1981, l'école des loisirs, pour la première édition
© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n°49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : avril 1981

ISBN 978-2-211-31043-7